

derrière et elle devant”. Les figures impériales dans le “panthéon” d’Éphèse » (Nicole Belayche), « *Theoi Pisidikoi, Thea Pisidikè* : culte, territoire et identité » (Guy Labarre), « L’affichage des identités individuelles et collectives dans les sanctuaires grecs d’Asie Mineure à travers l’étude des statues » (Sophie Montel), « Identity of the Jewish Community in Roman Aeolis: Remarks on Two Inscriptions from Izmir in Western Turkey » (Ergün Laflı). – Relevons plus particulièrement quelques contributions dignes de mention : a) Simone Podestà s’interroge remarquablement sur l’identité des Lyciens et sur les influences exercées dans cette région ; b) L’identité lydienne est, elle, abordée par Francesca Gazzano, tandis que les inscriptions néo-phrygiennes sont analysées avec soin par Milena Anfosso ; c) La construction identitaire en Pisidie est remarquablement étudiée par Lauriane Locatelli. En plus, toujours à propos de la Pisidie, retenons l’excellente contribution de Guy Labarre au sujet des dieux « pisidiques » et de la déesse « pisidique » ; d) Une identité non-anatolienne, plus spécifiquement perse, a été discutée dans une étude originale de notre collègue Jan Tavernier, qui se concentre principalement sur les sources funéraires/iconographiques de l’Anatolie occidentale de l’époque achéménide. À titre personnel et dans le cadre de l’analyse de ce bel ouvrage, nous nous permettrions de souligner l’importance de l’héritage louvite en Asie Mineure, principalement en Lycie, Pisidie, et Cilicie. La langue, la culture et la religion de ces régions en sont le témoignage direct. René LEBRUN

Milinda HOO, *Eurasian Localisms. Towards a Translocal Approach to Hellenism and Inbetweenness in Central Eurasia, Third to First Centuries BCE*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2022. 1 vol. relié, 338 p., 16 fig. n/b, 8 tableaux (ORIENS ET OCCIDENTS, 41). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-13315-9.

L’une des conséquences les plus durables des conquêtes d’Alexandre le Grand fut la dilatation vers l’est du monde grec, soit l’ensemble des territoires où se rencontraient des populations qui vivaient selon des normes communes les définissant comme Grecs. Ces normes composent l’hellénisme, objet d’étude du livre de Milinda Hoo, publication de sa thèse de doctorat (Kiel, 2018), qui s’intéresse plus particulièrement à l’espace compris entre la Mésopotamie et l’Asie centrale. L’auteure étudie comment les historiens successifs ont analysé et compris les situations de contacts qui s’y produisirent et quels usages ils firent de ce terme d’« hellénisme ». Son objectif est de montrer l’intérêt de mobiliser de nouveaux outils issus de l’étude des réseaux, telle la notion de « translocalisme » et d’autres (*infra*) en lien avec le phénomène de la mondialisation. L’ouvrage se divise en huit chapitres après une introduction qui expose la méthode suivie, comparative comme on le verra. M. Hoo présente aussi l’histoire des recherches sur l’Orient hellénistique et définit plusieurs notions comme celle de « inbetweenness ». Les termes de « *localism* » et de « *translocalism* » sont explicités dans la suite de l’ouvrage. Le premier chapitre étudie l’histoire et les emplois du terme « hellénisme » depuis le XIX^e siècle. L’auteure y montre le phénomène bien connu de la sensibilité des historiens aux événements de leurs temps, qui impactent la compréhension qu’ils ont de leur objet d’étude : valorisation de la culture grecque dans le contexte de la colonisation européenne du XIX^e siècle ; dénonciation de la violence des conqué-

rants grecs après la Seconde Guerre mondiale ; réévaluation des phénomènes d'exploitation coloniale et des cultures locales peu après les mouvements de décolonisation ; recours aux notions d'hybridité et de mixité par les études postcoloniales. Pour finir, l'auteure évoque l'étude des réseaux et les nouveaux concepts qui en résultent et qu'elle mobilisera ensuite. Cette remise en perspective est utile, même si le propos s'en tient parfois à des généralités, probablement parce que le chapitre est surtout conçu comme une introduction à ce qui suit. D'autres notions auraient en effet pu être envisagées, par exemple celles d'identité culturelle et d'identité ethnique, ou encore d'essentialisme, fréquemment mobilisées. Il manque par ailleurs une présentation des sources, ce qui n'est pas négligeable, car dans les territoires pris en compte, la documentation est essentiellement non écrite, éparpillée et très peu explicite ; certains historiens ont dès lors parfois tendance à se reposer sur la théorie et les concepts pour atténuer les vides documentaires. Les cinq chapitres suivants présentent cinq sites archéologiques qui sont autant de cas d'études mis en comparaison : Aï Khanoum, le temple de l'Oxus à Takhti Sangin, la ville royale arsacide de Nisa, Séleucie du Tigre et Babylone. L'auteure présente l'histoire des fouilles et se concentre en général sur les vestiges architecturaux. Elle prend rarement en compte les autres découvertes, ce qui peut sembler paradoxal car nombre de réflexions portant sur « l'hellénisme oriental » sont nées de l'étude des inscriptions et des objets, notamment des « beaux objets ». L'auteure explore aussi, pour chacun de ces établissements, comment les archéologues ont interprété les marqueurs de l'hellénisme. Les deux derniers chapitres sont l'aboutissement de la démonstration : M. Hoo y montre que ces interprétations sont variées, parfois contradictoires, et que les chercheurs ont défini et envisagé la notion d'hellénisme de manière diverse. Leurs conceptions dépendent de leur personnalité scientifique, de leur institution de rattachement, de leur nationalité et de leur époque, ce qui au demeurant ne surprendra pas. Elles varient en fonction de la nature des sites sur lesquels ils travaillent et de leur histoire. L'auteure concentre donc sa réflexion sur la façon dont on a pensé l'hellénisme dans le cadre de réflexions portant sur l'identité ethnique grecque, la religion, le philhellénisme, l'hybridité culturelle et le « localism ». Le contenu donné à l'hellénisme résulte surtout d'une construction scientifique, ce qui explique un certain nombre de paradoxes et d'incohérences que M. Hoo met en évidence. Ainsi, malgré des caractéristiques communes comme la présence d'un théâtre et d'un gymnase, les villes de Babylone et d'Aï Khanoum ont été interprétées de manière très différente : la première est décrite comme le centre d'une culture locale et traditionnelle tandis que la seconde apparaît comme le lieu par excellence d'expression de la culture grecque. Il semble donc nécessaire de mettre en œuvre de meilleurs outils, objet du dernier chapitre. M. Hoo y insiste sur la stérilité de la position traditionnelle qui tend à opposer une culture commune grecque aux cultures locales. Elle préconise une approche fondée sur de nouvelles notions, qu'elle commence par expliciter. Elle entend la « globalisation » comme « a process or, rather, a set of uneven social processes of expanding, increasing, and intensifying connectivities between distant localities and people », phénomène qui favorise les processus de déterritorialisation, déconnecte les éléments culturels des territoires qui les ont produits, permet les transformations et recréations. Les néologismes « glocalisation » et « translocalisme » s'appliquent justement à ces processus de réappropriation culturelle, situés là où dynamiques globales et locales se rencontrent, et sont plus opératoires que ces seules dernières échelles d'analyse.

M. Hoo s'intéresse ensuite à la notion de « communautés de pratiques », qui définit des groupes humains partageant pratiques et savoirs communs. Le monde hellénistique, caractérisé par l'interconnexion et le développement de réseaux de tout ordre, est un cadre privilégié pour l'examen de tels phénomènes, ce que l'auteur entend montrer en repartant des cinq cas d'étude précédents auxquels elle applique ces nouveaux concepts. Pour chaque site étudié, l'auteure met clairement en évidence les processus de récréation et de transformation qui favorisèrent l'apparition de nouveaux paysages culturels, ce qui est déjà un acquis du travail. Elle montre ainsi pour Aï Khanoum la pluralité des phénomènes à l'œuvre dans la production de la culture matérielle et des pratiques culturelles. La ville reste néanmoins interprétée comme un simple établissement urbain ; si l'on considère, comme il me semble préférable de le faire, que les monuments fouillés et connus formaient l'équipement et la parure d'une ville royale, il faut réorienter le prisme d'interprétation. L'auteure envisage les découvertes faites à Takht-i Sangin en testant une approche utilisant la notion de communautés de pratiques, lesquelles s'avèrent très diversifiées. Mais, pour ces deux sites, le propos reste souvent général. Les résultats sont plus précis à propos de Nisa, lieu de production d'une culture aristocratique et dynastique dont les éléments concouraient à la célébration du pouvoir royal, ainsi que pour Séleucie et Babylone, au moins lorsque ce sont des éléments de la culture royale séleucide qui sont pris en compte. Les analyses aboutissent à des résultats plus précis lorsqu'elles portent spécifiquement sur des groupes ou des individus – en l'occurrence les rois et les membres de leur entourage – dont on cerne quelque peu l'identité et la personnalité. L'ouvrage est intéressant à plus d'un titre. Il offre des synthèses bienvenues sur quelques sites majeurs du monde hellénistique oriental, ainsi que sur les outils conceptuels mobilisés pour interpréter leurs pratiques culturelles. L'exposé est toujours clair et concis et présente sur ces points des bilans bibliographiques utiles et à jour. Un lecteur francophone pourrait néanmoins s'étonner que certaines publications fondamentales ou portant directement sur le sujet traité n'aient pas été discutées, alors qu'elles sont connues de l'auteur. Ainsi de l'article d'Édouard Will intitulé « Pour une anthropologie coloniale du monde hellénistique » paru en 1985 (*Historica Graeco-Hellenistica. Choix d'écrits 1953-1993*, Paris, 1998, p. 773-794), ou de certaines réflexions de Georges Rougemont (e.g. « Grecs et non-Grecs dans les inscriptions grecques d'Iran et d'Asie centrale », *Studia Iranica* 43 [2014], p. 7-39). Je pense surtout à l'ouvrage fondateur de Daniel Schlumberger, *L'Orient hellénisé*, publié en 1970, essentiel pour comprendre l'approche des archéologues français, notamment ceux qui fouillaient Aï Khanoum. Le travail de M. Hoo permet cependant de formaliser et de saisir la complexité des phénomènes ayant généré de nouvelles pratiques et de nouvelles cultures matérielles et visuelles, notamment ceux qui résultent de processus de réappropriation et de transformation, lesquels sont désormais mieux compris. Mais cela ne signifie nullement que nos prédécesseurs n'avaient pas conscience de cette complexité. En 1976 déjà, Paul Bernard insistait p. ex. sur les capacités de récréation des architectes gréco-bactriens d'Aï Khanoum. Je le cite : « Mais il y a aussi leur propre puissance d'invention, qui a utilisé ces traditions orientales non pas pour les concilier tant bien que mal avec l'héritage grec dans un art composite et éclectique, mais pour élaborer des solutions et des formes entièrement originales. » (« Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *Journal Asiatique* fasc. 3 et 4, p. 274).

D'autre part, si l'angle de vue adopté ici contraint à privilégier ces cas de réappropriation et les situations d'*inbetweenness*, des pratiques plus diverses coexistaient, jusqu'à la promotion et l'adoption d'une culture grecque conçue comme pure et supérieure aux cultures locales. « L'hellénisme » est certes une notion réinventée par les modernes, mais elle était tout autant reconstruite par les gens de l'Antiquité, et instrumentalisée, aspect de la question qui ne peut être négligé. On peut aussi regretter que seules certaines catégories de documents aient été prises en compte : affirmer que la culture matérielle de Séleucie du Tigre fut plus marquée par des éléments culturels « à la grecque » que celle de Babylone ne résulte pas de l'interprétation des chercheurs – ce que l'auteure semble parfois suggérer –, mais de leurs observations. C'est ce que révèle l'étude approfondie de toutes les sources provenant de ces deux villes, et non des seuls terres cuites et monuments pris en compte dans l'ouvrage. Et toute la difficulté de l'exercice consiste à interpréter ces observations, ce que même l'examen exhaustif des sources disponibles ne permet pas, ces sources étant peu nombreuses et peu explicites. Ces observations, même minutieuses, ne permettent que très rarement de comprendre les comportements des individus et des groupes humains, dont à l'exception des rois et de leurs proches, on ne connaît ni les identités ni les motivations. Pour ces raisons, il est regrettable que l'auteure n'ait pas intégré à son analyse le contenu des inscriptions et autres documents écrits, un peu plus explicites, comme les nombreuses tablettes babyloniennes. Les raisons qui motivent le choix des cinq cas d'étude traités ne sont du reste pas explicitées, alors que d'autres sites pouvaient ouvrir la réflexion, Suse par exemple d'où provient un corpus d'inscriptions relativement important. Ce livre, bien construit et de belle qualité matérielle, est néanmoins très stimulant par de nombreux côtés et il faut en recommander la lecture.

Laurianne MARTINEZ-SEVE

Alexandre TOURRAIX, *L'empire perse, les Grecs et le politique*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021. 1 vol. broché, 16 x 22 cm, 436 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 42 €. ISBN 978-2-84867-861-0.

Alexandre Tourraix, professeur émérite de l'Université de La Rochelle, signe ici une étude riche sur le monde politique grec. L'ouvrage s'intéresse à la pensée politique (et à son évolution) dans des perspectives à la fois interne et comparative. L'auteur se penche en effet sur les conceptions perses et grecques du système politique, et les met en corrélation avec le « Nombre ». Mais qu'est-ce que ce fameux nombre et à quoi renvoie exactement le terme « politique » ? C'est par un éclaircissement de ceux-ci que A. Tourraix débute son ouvrage. L'auteur s'attarde donc d'abord à différencier *la* politique *du* politique et le sens étymologique du terme (*polis*) afin de déterminer si la politique naît ou non chez les Grecs pour finalement conclure par la négative, estimant que leur modèle de politique est considéré comme le premier du fait qu'il a marqué les esprits par ses spécificités. Par la suite, il discute l'intérêt de l'arithmétique du Nombre en politique. Cette arithmétique, de même que la philosophie, influencent le fonctionnement politique des Grecs et le système démocratique que certains d'entre eux ont mis en place. Ce modèle du « Nombre » permet de distinguer l'unique / le petit nombre / le grand nombre et cela sert de référence politique (royauté / oligarchie / démocratie). Il